

Sonallah Ibrahim, l'enragé

Août 2005 : Sonallah Ibrahim, une des grandes voix de la littérature égyptienne contemporaine, nous reçoit dans son appartement du Caire, perché au sommet d'un vieil immeuble du quartier Héliopolis. Sur la porte d'entrée, des tracts et des autocollants nous rappellent que la personne qui vit ici n'a rien perdu de sa fougue militante. L'homme qui nous ouvre est plutôt chétif, ses cheveux coiffés vers l'arrière le font ressembler à un de ces portraits de Marx ou d'Einstein qui les ont figés dans la mémoire collective. Il nous accueille dans son appartement où règne un joyeux désordre, au milieu des rayonnages hérissés de livres ou de souvenirs ; au mur, des caricatures et des affiches. A 68 ans, l'homme paraît toujours aussi passionné par l'analyse et la confrontation des idées, choisissant ses mots avec soin, tantôt précisant une formulation, tantôt rectifiant une information, tantôt se levant pour apporter un document susceptible d'éclairer la discussion. En même temps, il a le regard malicieux de celui qui en a vu beaucoup d'autres, et aime à déployer de temps à autre un trait d'humour caustique.



Sonallah Ibrahim, comment est née votre vocation pour l'écriture ; quelles sont les influences qui vous ont déterminé ?

Si je devais nommer la personne qui a été la plus déterminante dans ma vocation, je dirais sans hésiter que c'est mon père, qui était un conteur hors pair. Il savait nouer les ressorts d'une histoire et en extraire le suc. Comme il m'avait enfanté à près de soixante ans d'un second mariage, je suis devenu en quelque sorte son seul auditeur.

Cette grande différence d'âge et le décès prématuré de ma mère a créé entre nous une relation privilégiée, de celles qui lient plutôt un grand-père à son petit-fils. Nous jouions ensemble aux cartes et avions parfois des discussions jusqu'au lever du jour.

Mon père, comme beaucoup des enfants de sa génération, avait reçu une éducation religieuse éclairée [Ndlr : *Sonallah Ibrahim a été élevé dans une famille copte – c'est-à-dire relevant de la minorité religieuse chrétienne orthodoxe*] ; il liait les prescriptions religieuses à la réalité et à sa vaste expérience sociale ; en même temps, il croyait à la magie et aux phénomènes occultes. Cette dichotomie dans sa personnalité m'a beaucoup apporté. J'ai hérité de lui cette curiosité des choses et cette vision pragmatique ; il m'encourageait à chercher par moi-même les réponses à mes questions et aucun sujet n'était proscrit. Ainsi à la puberté, c'est à lui que j'ai recouru pour comprendre les changements physiologiques que je traversais et recevoir ses conseils. J'avais réuni de la documentation sur cette question et nous nous sommes attelés à la lire ensemble. On y parlait notamment de la masturbation tout en l'entourant d'un halo effrayant, assurant qu'elle conduisait aux pires tourments. Il n'y avait qu'une voix discordante, celle d'un spécialiste de l'hypnose qui prenait le contre-pied de toutes ces opinions, proclamant que le sexe était un muscle comme un autre, et que si on ne l'exerçait pas régulièrement, il risquait de s'atrophier ! Mon père a lu l'article mais il était un peu dérouté – pour finir, il m'a emmené chez un de ses amis pharmaciens qui m'a prescrit des vitamines.

Dans le même temps, mon isolement social et le fait que je m'ennuyais à l'école (où j'étais un élève plus que moyen) m'ont donné le goût de la lecture et m'ont poussé vers la magie des livres, et mon père m'a encouragé dans cette voie : je me souviens encore du soir où il est rentré à la maison avec une liasse de livres de poche achetés d'occasion. Moi et ceux de ma génération ont eu la chance d'avoir à leur disposition une revue hebdomadaire qui s'appelait « Les livres de poche » et qui chroniquait toutes sortes de livres arabes ou occidentaux. J'étais particulièrement friand de romans policiers, mais je lisais tout ce qui me tombait sous la main, ce qui plus tard m'a ouvert des voies assez variées dans mes sujets de prédilection.

Par ailleurs, mon père ne faisait pas mystère de sa détestation de l'occupant anglais, de la monarchie et des partis corrompus. J'étais ainsi préparé à me révolter contre toutes les absurdités qui oppressaient mon peuple et allaient contre l'intérêt du pays et de mes compatriotes. C'est pourquoi je me suis engagé assez tôt dans l'action militante

– je faisais partie d'une cellule communiste clandestine – j'étais passionné par l'idée de me battre pour une noble cause tout en vivant la vie d'un aventurier, avec toute l'excitation de la clandestinité.

Peut-on dire que ce sont les années de détention consécutives à votre arrestation en 1959 qui ont cristallisé votre désir d'écriture ?

Oui, c'est une bonne formulation. L'envie d'écrire était présente auparavant, mais sous une forme imprécise, non déterminée – comme elle l'est chez la plupart des adolescents à un âge donné. J'avais tenté des expériences d'écriture, entreprenant vers l'âge de douze ans la rédaction d'un roman policier, ou la traduction en arabe – pour mon plaisir – de nouvelles d'écrivains anglo-saxons. Un peu plus tard, quand un écrivain réputé a organisé un concours d'écriture pour écrivains en herbe, j'ai envoyé ma première nouvelle qui a remporté, si ma mémoire est bonne, le troisième prix.

Cela dit, jusqu'à mon entrée en prison, il ne s'agissait que d'engouements adolescents, de simples velléités d'écriture. Là, la situation a changé du tout au tout, puisque le jeune homme plutôt renfermé que j'étais s'est soudain retrouvé fondu au milieu d'une collectivité, traversant une expérience humaine tout à fait singulière.

Il faut dire que le regroupement de tous les prisonniers d'opinion au même endroit créait de fait un bouillonnement intellectuel incroyable : il y avait là des professeurs d'université, des écrivains, de grands poètes, des théoriciens, des militants politiques, des syndicalistes, des artistes, des prisonniers endurcis ayant passé des dizaines d'années au pénitencier, sans parler du brassage social – étudiants, paysans, ouvriers... C'était donc un rassemblement tel qu'on n'en voit guère dans la vie civile, offrant un terreau particulièrement fertile à l'échange des idées. En tout cas, pour moi, ces années ont été ma véritable école ou, pour être tout à fait précis, mon université. Une expérience comme celle-là m'a permis d'approfondir mes connaissances dans maintes matières comme l'histoire, la linguistique, la philosophie, la traduction. En même temps, j'y ai découvert les ressorts de la psychologie et des comportements humains : voir des militants politiques réputés pour leurs actions héroïques se disputer pour un minuscule morceau de fromage ou pour l'emplacement d'une pailleasse donne à réfléchir.

Moi-même j'ai eu à vivre dès le début de mon incarcération une expérience très éprouvante : en raison de ma constitution malingre, on m'avait attaché durant notre transport vers la prison avec un détenu à la carcasse vigoureuse du nom de Chuhdi Ateyya – célèbre militant communiste. Or, le sort a voulu que celui-ci décède sous la torture à quelques mètres de moi, peu après notre arrivée à la prison. L'administration pénitentiaire, afin d'occulter sa responsabilité dans son décès, a voulu faire croire qu'il avait succombé à un arrêt cardiaque durant le transport, et a fait pression sur moi et un autre détenu pour nous faire témoigner dans ce sens, ce qui fut un des moments les plus douloureux de mon existence. J'étais paralysé par la terreur car c'était un choix terrible : ou bien le faux témoignage qui aurait été une insulte à la mémoire de mon codétenu, ou bien le refus de coopérer qui se traduirait par d'épouvantables tortures. Heureusement,

l'administration pénitentiaire a renoncé en dernière minute à l'idée de nous faire témoigner.

Pour revenir au désir d'écriture, on peut donc dire que par son intensité, cette expérience se devait d'être racontée, il était impensable pour moi de laisser de tels événements sombrer dans l'oubli. La seule chose qui aurait pu concurrencer ce désir, c'eût été un engagement définitif dans l'action politique que j'avais déjà touchée de près ; cependant, à un moment donné, il a fallu choisir car il n'est pas dans ma nature de suivre deux voies simultanément. Après avoir longuement réfléchi, je me suis rendu compte que si j'étais passionné par l'analyse politique et le débat d'idées, je n'étais pas fait pour l'action collective – mener des hommes, faire régner une discipline de parti, etc. Il est vrai que je n'avais pas la solidité physique et nerveuse nécessaire pour ce genre de travail, où il faut être particulièrement endurci. De ce fait, il n'était pas envisageable que je devienne un « militant professionnel » engagé à plein temps dans l'action politique, et j'ai préféré opter pour la littérature. La politique garde une place dans ma vie – j'ai pris part encore hier à une manifestation d'artistes et d'écrivains appelant à un changement de régime – mais elle ne vient qu'après mon métier d'écrivain.

La production d'écrits en prison était une véritable gageure - pouvez-vous nous raconter cette aventure ?

Tout d'abord, il faut bien comprendre qu'en prison, quelle que soit la cruauté des conditions de détention, la coexistence des geôliers avec les prisonniers finit par installer une certaine connivence, qu'il s'agisse de rapports d'amitié ou d'intérêt. Cela tient à une réalité très simple, à savoir que les geôliers sont prisonniers au même titre que les détenus, ils sont astreints à la même claustration que ceux qu'ils sont censés surveiller. De fait, après une première période d'environ deux ans au cours de laquelle nous étions soumis à des tortures systématiques et à toutes les interdictions (pas de radio, pas de journaux, pas de livres, pas de crayons...), il a été possible durant les trois années suivantes de trouver graduellement des arrangements avec les gardiens. C'est ainsi qu'il a été possible d'introduire dans l'enceinte du pénitencier des journaux, des petits transistors qui nous donnaient accès aux nouvelles du monde, même si bien entendu il fallait continuer à se dissimuler. De même, il a été possible de constituer au fil du temps une importante bibliothèque.

Je me souviens encore du jour où nous avons reçu un exemplaire de la Trilogie de Naguib Mahfouz, très peu de temps après sa publication en volumes (elle était déjà parue en feuilleton dans une revue cairote). Le responsable des prêts de livres dans la prison inscrivait les requêtes avec un bout de bâton brûlé sur une cartouche de cigarettes vides. Je me suis précipité pour m'inscrire mais à mon grand dépit, il y avait déjà une longue liste d'attente. Comme je savais que les malades jouissaient d'une certaine priorité pour l'obtention de denrées (alimentaires ou littéraires !), j'ai feint la maladie, mais j'ai tôt fait de découvrir

que de nombreux patients avaient déjà fait savoir que leur traitement nécessitait la lecture de ce livre en particulier ! (*rires*) Qu'à cela ne tienne, j'ai imaginé un nouveau prétexte : en tant qu'écrivain en herbe, j'avais absolument besoin de ce livre qui ouvrait une nouvelle voie dans le roman arabe pour faire mes premiers pas d'écrivain. Là encore, peine perdue : il y avait déjà une flopée d'écrivains ayant formulé exactement le même souhait ; pis, certains d'entre eux étaient de véritables auteurs, déjà confirmés ou en instance de l'être, contrairement à moi pour qui l'écriture n'était encore qu'un rêve.

A la vérité, mes prétentions n'étaient pas infondées, puisque j'avais déjà imaginé et conçu des dizaines d'histoires ; simplement, celles-ci étaient demeurées en gestation dans mon esprit. C'est à partir de là que j'ai cherché véritablement un moyen de les coucher sur le papier, ce qui n'allait pas sans difficultés compte tenu des contraintes dans lesquelles nous vivions. Heureusement, il a été possible au bout d'un certain temps de nous procurer du papier et des crayons. Au début, il a fallu se contenter d'utiliser du papier à cigarettes, que certains d'entre nous déroulaient pour y inscrire à l'aide de minuscules crayons leurs réflexions, tenir leur journal ou même y recopier des livres entiers. Je suis moi-même devenu un spécialiste de l'écriture sur ce support. Tenez, je vais vous montrer comment ça se présentait [*Sonallah Ibrahim se lève avant de revenir avec une enveloppe dont il extrait de minuscules feuillets – voir photo*].



Il y avait également le papier de riz qui servait à l'emballage et que nous récupérions pour y rédiger nos écrits. Ce n'est que plus tard que nous avons eu le droit d'utiliser des cahiers d'écolier.

Nous étions également attachés à l'aspect esthétique de notre production, et nous utilisions le talent de certains détenus en matière de calligraphie ; l'un d'entre eux s'occupait, moyennant trois cigarettes ou une ration de nourriture, de calligraphier les titres en beaux caractères rouges à l'aide de mercurochrome dérobé à l'infirmerie. Il y avait également des spécialistes de l'écriture qui recopiaient au propre les brouillons rédigés par les détenus écrivains, d'autres qui prenaient en charge la reliure, etc. En fait, les circonstances nous poussaient à l'inventivité et la débrouillardise. Plus tard, nous avons organisé une exposition de toutes ces œuvres fabriquées en prison.

Nous étions aussi confrontés à la nécessité de faire sortir les œuvres de prison avant qu'elles ne soient confisquées, j'ai ainsi conservé un cahier qu'un gardien avait accepté de remettre à ma sœur, tenez, vous pouvez voir son adresse et son numéro de téléphone sur la page de garde. De fait, cette période a laissé des traces dans nos mentalités, même après notre sortie de prison, la crainte de voir nos écrits saisis ne nous a pas quittés.

Beaucoup de choses ont été perdues, car nous n'avions pas la tête à préserver ce patrimoine nous étions pris dans un tourbillon de contraintes nouvelles, trouver un logement, un travail, de quoi gagner notre subsistance dans un monde auquel nous n'étions plus adaptés. Et puis les techniques de copie et de numérisation étaient très rudimentaires, de sorte que pendant longtemps, j'ai emmené avec moi tous ces manuscrits écrits en prison partout où j'allais, même à l'étranger. Aujourd'hui, l'angoisse demeure, même si les modalités ont changé, ce ne sont plus les écrits qui risquent d'être confisqués, mais les disques durs des ordinateurs, ce qui oblige à faire des sauvegardes et à les cacher, avec le risque d'oublier l'emplacement des caches.

A ma sortie de détention, j'ai ressenti une fracture par rapport à la société autour de moi : le pays que je retrouvais n'était plus le même que celui que j'avais laissé. Les gens avaient de nouvelles préoccupations – notamment avec l'apparition de la télévision ; de plus, ils ne comprenaient pas pourquoi nous avions été emprisonnés. Si nous avions été de véritablement opposants à la politique nassérienne, les choses auraient été claires, mais à la vérité, nous le soutenions. En fait, Nasser était obsédé par la crainte de se faire bouter hors du pouvoir, et il redoutait par-dessus tout le parti communiste, parce que c'était un courant organisé, à la différence de beaucoup d'autres courants contestataires. Paradoxalement, nous avons été emprisonnés alors que nous avions très tôt pris la décision de soutenir le régime de Nasser, avant même que soient promulguées les grandes lois socialistes. On nous disait : « Mais si vous soutenez Nasser, quel est votre problème ? » Nous répondions : « C'est simple, nous voulons apporter notre soutien à son régime », à quoi le régime nous rétorquait : « Nous ne voulons pas de votre soutien ! »

Dans quelles circonstances avez-vous écrit votre premier roman publié, Cette odeur-là (1966, trad. française¹ 1992) ?

Après ma sortie de prison, j'étais astreint à un contrôle judiciaire strict qui m'obligeait à rester chez moi du coucher jusqu'au lever du soleil, tout en essayant de m'adapter à cette société nouvelle qui me déroutait. De ce fait, je tenais un journal où je notais mes impressions en mode télégraphique. En même temps, j'avais développé mon goût pour certains écrivains comme Hemingway ou Simenon. En prison, j'avais eu l'occasion de lire des essais sur Hemingway et je trouvais que sa démarche littéraire correspondant exactement à ce que je voulais faire. Et puis, j'étais passionné par Simenon, que je tiens toujours pour un auteur majeur, certains de ses livres sont aussi profonds que *L'étranger* de Camus. Tous deux prônaient une économie de style extrême, et Naguib Mahfouz lui-même s'était libéré de son style balzacien des débuts pour s'engager dans de véritables aventures littéraires. Il n'empêche que je ne croyais pas du tout à mes capacités d'écrivain, et mes admirations me paralysaient.

Tandis qu'un jour, je passais désespérément mes notes en revue, un déclic s'est produit : pourquoi ne pas utiliser ce journal comme trame d'un roman court qui décrirait la réalité d'un homme sortant de prison, soumis au harcèlement judiciaire et vivant d'expédients, bref montrer la réalité telle qu'elle était, sans occulter sa laideur ? La tendance des écrivains de l'époque consistait à louer les acquis de l'expérience socialiste, et montrer la laideur de notre vie représentait une provocation. C'est ce qui explique les démêlés de ce livre avec la censure, puisqu'il a été interdit avant même sa diffusion. Cela ne m'a pas empêché d'en conserver plusieurs exemplaires et de les distribuer sous le manteau, de sorte que c'est probablement le seul livre non publié qui ait eu droit à des recensions critiques (*rires*). Notez bien qu'à côté des éloges, il y avait aussi des critiques virulentes, on m'a accusé de privilégier le sordide et le mauvais goût au détriment des acquis positifs de la Révolution. En fait, ce n'est qu'en 1986 que le livre est paru dans sa version intégrale.

De manière générale, on peut dire que mes œuvres ont évolué parallèlement aux étapes que j'ai traversées dans ma vie personnelle et à l'évolution de l'actualité en Égypte et dans la région. Par exemple, *Etoile d'août* (1974, trad. J.F. Fourcade, 1987) se déroulait sur fond de construction du Haut barrage d'Assouan et *Beyrouth Beyrouth* (1984, trad. à paraître en 2007) m'a été inspiré par un séjour que j'ai eu l'occasion d'effectuer au Liban durant la guerre civile en novembre 1980. Le pays connaissait alors une trêve de courte durée, mais il y avait en permanence des tirs autour de nous ; je cherchais à comprendre les ressorts de cette guerre, à démêler l'extraordinaire écheveau des rancœurs et des haines. J'aurais pu me contenter de mettre en scène les différents rapports par le biais des personnages, mais j'aurais été obligé de faire des choix, or je tenais à faire figurer toute la masse des informations et des idées. C'est pourquoi j'ai

¹ Sauf mention contraire, tous les ouvrages de Sonallah Ibrahim sont traduits en français par Richard Jacquemond et publiés aux éditions Actes Sud.

préférait organiser le livre autour d'un cinéaste désireux de tourner un film documentaire sur le conflit libanais, et qui s'emploie à réunir de la matière première pour son film à venir. Cette utilisation de matière documentaire me permettait de donner une vision plus complète de la réalité.

Votre roman Les années de Zeth (1992, trad. 1993) entremêle ainsi des chapitres de fiction avec des coupures de journaux et de magazines.

Effectivement, elles ne sont pas intégrées à proprement parler dans le roman, mais elles permettent de saisir les tenants économiques et politiques de l'environnement dans lequel évolue Zeth, l'héroïne. Qu'elles soient authentiques ou réinventées, je me suis employé à agencer ces coupures de presse d'une manière bien précise pour qu'elles révèlent par étapes certains des scandales qui contribuent à la paupérisation des classes défavorisées, un peu comme dans un mouvement musical où les voix se répondent pour aboutir au chœur final. Sur la durée, ces informations donnent à voir le dévoiement de la réalité par rapport aux intentions proclamées à l'origine. Comme ses congénères et même si je la tourne en dérision, Zeth paye le prix de ce que Sadate a appelé la « politique d'ouverture » (politique économique ultra-libérale fondée sur l'ouverture des marchés aux denrées importées de l'étranger, tout en favorisant un petit nombre de nantis). Pour ma part, je préfère qualifier cette politique de « contre-révolution », en ce qu'elle s'est employée à détruire méthodiquement tous les acquis sociaux apportés par l'ère nassérienne. Donc Zeth est victime de ses aspirations, et aussi de son ignorance qui l'empêche de déchiffrer tous les codes qui ont cours autour d'elle. Initialement, j'avais dans l'idée de dépeindre une militante, une femme éclairée qui porterait un regard lucide sur notre société, mais je me suis aperçu que c'était un personnage irréaliste, et que la condamnation serait bien plus efficace si elle s'appuyait sur les heurs et malheurs d'une femme ordinaire. Le personnage de la militante n'est réapparu que dans un roman postérieur, *Warda* (2000, trad. 2002) que j'ai situé dans le Dhofar et à Oman.

Le recours à la matière documentaire est devenu par la suite un trait distinctif de votre écriture...

A vrai dire, j'ai toujours eu un goût pour l'archive, déjà enfant, j'avais la manie de conserver toutes sortes de papiers – cela a commencé par les photos d'actrices, critiques de films, mais plus tard s'y sont ajoutés des articles de nature politique ou économique. Lorsque nous nous sommes installés ma femme et moi dans cet appartement (il se trouve que mon épouse a aussi cette passion de l'archive), nous nous sommes rendus compte qu'il était impossible de tout conserver. Il a donc fallu trier cette masse de documentation, et il est apparu que je disposais là d'une matière inestimable, que j'ai utilisée par la suite dans différents ouvrages. Par exemple, dans *Le Comité* (1985, trad. Y. Gonzalez-

Quijano, 1992), le personnage principal est accusé par un tribunal énigmatique devant lequel il se défend comme il peut. Lorsqu'on le somme de discourir sur le phénomène qui occupe la plus grande place dans sa vie, il choisit pour thème le Coca-Cola dont il retrace la saga en Égypte depuis les commencements. De même, *Charaf ou l'honneur* (1997, trad. 1999) contient des développements documentaires sur l'industrie pharmaceutique et la manière dont les multinationales orientent les pratiques médicales, y compris au mépris de la santé publique, pour commercialiser leurs médicaments dans le Tiers monde. Ces informations sont réunies par un des personnages, le Dr Ramzi, qui gravit les échelons d'une multinationale pharmaceutique et découvre ainsi progressivement la réalité de cette industrie. En fait, je ne prétends pas résoudre ces problèmes mais au moins fournir des informations permettant d'en saisir les termes.



En fait, Charaf pourrait être le fils de Zeth : comme elle, il est victime de ses aspirations et s'il suit ce touriste occidental qui l'accoste, c'est parce qu'il est curieux de ce monde d'aisance et de luxe. C'est cela qui l'amène à commettre ce meurtre, en voulant se défendre contre les avances de son hôte, et qui explique son destin tragique dans les méandres de l'administration pénitentiaire égyptienne.

Dans Charaf, vous êtes également revenu à l'expérience carcérale...

C'est vrai, mais cette fois-ci, il ne s'agissait plus de détention politique. Au pénitencier des Oasis où j'ai passé le plus clair de mon temps de prison, il y avait une aile destinée aux « droit commun », et une autre aux prisonniers religieux (principalement les « Frères musulmans » qui étaient en lutte avec le régime de Nasser). Même si nous étions séparés d'eux, j'ai eu l'occasion de les observer et j'ai mis à profit ces observations dans *Charaf*.

On vous a souvent assimilé à la « génération des années 60 ». Comment percevez-vous cette classification ?

En réalité, ce concept a été inventé par commodité pour désigner un certain nombre d'écrivains qui sont apparus à la génération ayant suivi celles des pionniers et de Naguib Mahfouz. Si je devais la définir, je dirais qu'elle réunissait des écrivains soucieux de rompre avec le roman classique comme l'avait fait avant eux Mahfouz, pionnier en ce domaine. A mon avis, leur point commun est d'avoir pour la première fois voulu se consacrer au métier d'écrivain : contrairement à leurs prédécesseurs qui étaient plutôt des penseurs ou des journalistes, les auteurs de cette génération se définissaient avant tout comme écrivains. Par ailleurs, compte tenu de leurs positions plutôt contestataires, ils n'avaient pas leur place dans les institutions culturelles, ce qui les rapprochait dans un front commun qui continue d'exister d'une certaine manière. Avec des écrivains comme Baha Taher, Mohamed el-Bisatie, Gamal Ghitany et d'autres, nous nous retrouvons parfois pour échanger des avis sur nos œuvres ou pour nous associer à des pétitions.

Bien sûr, d'autres générations sont apparues par la suite, qu'on a appelées successivement « génération des années 70 », puis « des années 80 », puis « des années 90 », et là, on était arrivé au bout, de sorte que cette forme de désignation est morte de sa belle mort, et c'est tant mieux (*rires*).

Les auteurs qui sont venus après nous étaient plus introspectifs et tournés vers l'expérimentation de nouveaux domaines, comme le fantastique. En même temps, nous sommes plus chanceux que les jeunes écrivains d'aujourd'hui qui ont beaucoup de mal à percer dans le contexte actuel de l'édition en Égypte – absence d'éditeurs véritablement engagés à porter les manuscrits de leurs auteurs, faiblesse de la distribution, désaffection du public pour la littérature à cause du contexte politico-économique écrasant.



Ces écrivains doivent souvent se faire publier à compte d'auteur ou du moins contribuer aux frais de publication, alors que nous avons heureusement déjà un public constitué. En fait, l'édition était bien plus active quand j'ai commencé à

publier, car l'État socialiste finançait une grande partie de l'édition littéraire, même si en contrepartie, il y avait beaucoup moins de liberté d'expression.

Dans votre nouveau roman Amrikanli (sous-titré ‘‘Un automne à San Francisco’’) paru au Caire en 2003 et dont la traduction française paraît en octobre 2005 chez Actes Sud, vous mettez en scène un professeur d'histoire comparée égyptien invité par une université américaine à donner un séminaire autour de son parcours personnel. Vous insistez sur l'importance de son itinéraire personnel dans la formation de ses idées...

A vrai dire, j'ai toujours voulu comprendre comment nos idées se forment, quel est le parcours qui fait de nous ce que nous sommes. Or je suis convaincu que nous sommes essentiellement le produit de notre histoire personnelle, familiale, historique. Dans ce processus, la sexualité joue elle-même un grand rôle, et l'observation

des mœurs sexuelles américaines est un passage obligé pour ce professeur d'université égyptien qui arrive lui-même bardé de son histoire sentimentale et de ses propres tabous.

Par ailleurs, j'étais intéressé par le contraste extrême entre les civilisations américaine et égyptienne. Il ne s'agissait en aucun cas de porter des jugements de valeur, mais seulement de voir comment l'histoire respective de nos pays a façonné notre personnalité. D'un côté, vous avez la civilisation égyptienne qui a été soumise à toutes sortes d'occupants, qu'elle a assimilés mais qui lui ont légués une résignation mêlée de patience, voire de lenteur ; de l'autre l'Amérique, avec son histoire brève essentiellement faite de conquête et de violence – n'oubliez pas que les premiers émigrants ont dû établir des ranches et s'y barricader contre les menaces extérieures, d'où ce sentiment d'insécurité très palpable.

J'ai eu moi-même à dispenser un séminaire comparable et c'était la première fois que je séjournais longuement aux Etats-Unis. Or c'était une période assez intrigante – l'Amérique était aux prises avec l'affaire Monica Lewinski – et tout pour moi était matière à observation : les relations de voisinage, la façon de manger et de s'habiller, les relations entre collègues, etc.

Cette fois, la matière documentaire figure dans des notes de bas de page...

Oui, s'agissant d'un universitaire qui s'est formé en étudiant des centaines d'ouvrages, ces notes m'ont paru un bon moyen de citer – selon l'usage académique – les références utilisées. La question qui me préoccupait, à savoir comment un pays comme l'Égypte en est arrivé, malgré un contexte initialement favorable, à ce niveau de paralysie politique et économique – alors que des nations moins favorisées ont réussi à se faire une place dans le concert des nations.

Si vous regardez l'histoire de l'Égypte, il n'y a eu que de très rares périodes où ce pays a été réellement indépendant, au plein sens du terme (c'est-à-dire sans être occupé par une autre nation, accueillir des armées étrangères sur son sol ou être placé sous tutelle économique) ; cela n'a duré grosso modo qu'une dizaine d'années, de 1956 à 1967.



Cette question a fait l'objet d'une multitude de travaux, les théories les plus diverses ont été avancées. Notre professeur d'université, aidé par ses étudiants qui représentent un échantillon assez varié de la population américaine, essaie d'y répondre de la manière la plus objective en citant ces travaux.

Quels sont vos futurs projets ?

J'ai décidé dernièrement de publier le journal que j'avais rédigé durant ma détention. En fait, jusqu'ici j'avais toujours considéré que ces notes étaient personnelles et qu'elles n'étaient pas destinées à la publication, mais un ami éditeur m'a convaincu de l'intérêt qu'il pouvait présenter pour les lecteurs. C'est pourquoi j'ai finalement décidé de le publier tel quel. J'ai résisté à l'idée d'y apporter des corrections ou des modifications, car il aurait perdu ce caractère d'urgence dans lequel il a été écrit. La seule liberté que je me suis accordée, c'est d'ajouter des notes en fin d'ouvrage afin de présenter certains des protagonistes ou de décoder certains passages délibérément cryptés. En effet, j'avais dû maquiller par endroits les noms ou les lieux pour le cas où ces écrits tomberaient entre les mains de mes geôliers.

Par ailleurs, comme je vous l'ai dit, mon œuvre est dictée par mon expérience personnelle ; il y a encore bien des choses que je n'ai pas dites, mais pour lesquelles je suis encore à la recherche d'une forme appropriée...

Propos recueillis au Caire et traduits de l'arabe par Khaled Osman

© Transfuge © Photographies : Nicolas Nilsson